

D'une re-connaissance entre adolescent et adulte

par Pierre Marc
Université de Neuchâtel

Synthétiser les apports de conférenciers [auteurs] dont les intérêts à propos de l'adolescence sont aussi divers que ceux que nous avons entendus [lus] est une tâche ardue. Je remercie donc Juvénal Balegamire Bazilashe pour cette stimulation intellectuelle et vais tâcher, sinon de rapprocher de force les apports dissemblables de Claudine Rosselet-Christ, de Pierre Dasen et de Marcel Guyot, du moins de marier leurs points de vue différents et de faire communiquer les divers secteurs de la connaissance qui sont les leurs. Ceci est d'autant plus justifié qu'une préoccupation plus ou moins explicite les rassemble, et qui m'incite à me joindre à eux : *améliorer la communication entre adolescents et adultes.*

Or, et ceci sans vouloir amplifier les troubles qui naissent de la rencontre - ou de l'absence de rencontre - entre adolescent et adulte, le projet le plus mobilisateur à l'heure actuelle consiste précisément à essayer de rapprocher ces deux partenaires sociaux. C'est cette perspective qui est privilégiée dans les pages suivantes, qui consistent en cinq interrogations face auxquelles quelques-uns des apports de nos conférenciers [auteurs] sont situés. Ces cinq questions sont autant de réflexions que l'adulte est invité à développer à propos de l'adolescence : les réactions emportées (parfois même caractérielles) de celui-là vis-à-vis de celui-ci montrent que le passionnel l'emporte souvent sur le jugement et que, en pareille matière, la première chose dont nous avons besoin dans notre rapport à l'adolescence est de mieux cerner et comprendre ces affects et leur intensité. Ces cinq réflexions, autrement dit, consistent en cinq approfondissements proposés à l'adulte.

1) Premier travail de l'adulte : ne pas amalgamer l'adolescence à un prototype de violence

Les médias en général, et notamment la télévision, nous montrent tant de comportements déviants à l'époque de l'adolescence qu'un amalgame vraiment sommaire entre adolescence et violence est constamment sollicité. Cet amalgame est un non-sens. Certes surgissent de nombreux problèmes d'identité dans toutes les périodes d'articulation, ou de transition, de notre vie, et Claudine Rosselet-Christ, par exemple à propos de la différence entre garçons et filles ou au sujet de l'impact socio-culturel sur les comportements adolescents, nous a montré combien cette période de la vie peut être génératrice d'une crise.

Ceci ne signifie pas qu'il y ait à se complaire dans l'écueil opposé : cela ne sert en effet à rien de nier l'existence d'une crise chez l'adolescent comme certains ont essayé de le faire, même si l'entreprise est placée sous le signe d'une vigoureuse tentative de réhabilitation d'un âge de

la vie qui s'attire tant de jugements négatifs⁽¹⁾ : la recherche de Pierre Dasen parmi les travaux holoculturels montre la permanence d'une phase adolescente dans la quasi-totalité des ethnies examinées - même si le mot adolescence peut alors paraître imprécis du fait de variations considérables d'une société à l'autre.

Autrement dit, il existe une période de la vie que, faute de mieux et malgré les charges affectives qu'éveille ce mot, l'on appelle l'adolescence. Mais, avant d'être les involontaires représentants d'une période de violence ou de crise, les adolescents sont des individus qui, dans tous les cas, méritent d'être considérés comme tels. Marcel Guyot, grâce à son travail journalier auprès d'adolescents, nous a montré combien chacun est un cas individuel, une situation originale à étudier sans s'embarrasser d'images complaisamment dévalorisantes.

Ces stéréotypes, qui tendent à présenter les adolescents comme des voleurs, des êtres méprisants et ravageurs, violents dans leurs actes et dans leurs pensées, la tête rasée, la matraque à la main, etc., ne sauraient pour autant être relégués aux oubliettes : d'une part on ne saurait nier que de tels comportements existent, d'autre part la généralisation en quoi consistent ces stéréotypes fournit une information importante. Mais on ne saurait ranger tous les adolescents sans distinction sous une telle bannière de violence. Il suffit de penser par exemple à l'impact considérable du milieu dans lequel vit l'adolescent pour saisir que toute catégorisation comportementale de cet âge de la vie est abusive; des banlieues des très grandes villes jusqu'aux campagnes encore agricoles, les comportements à l'adolescence changent considérablement...

On comprend évidemment que les victimes de violences puissent avoir des réactions emportées et passionnelles vis-à-vis des personnes qui les leur ont fait subir. Mais le fait que ces violences soient parfois commises par des adolescents ne saurait suffire à ranger tous les adolescents sous la même étiquette. De même que la victime d'une violence exercée sur elle par un étranger ne justifie pas de mettre tous les étrangers dans le même sac.

En d'autres termes, s'il existe une spécificité de l'adolescence, elle ne réside pas dans les *conduites* de l'adolescent. Le simple fait de réfléchir aux réactions passionnelles par lesquelles nous en venons parfois, nous adultes, à amalgamer violence et conduites adolescentes, ce simple fait fournit une distanciation qui autorise d'effectuer ensuite un pas décisif vers une plus-value de lucidité à propos de l'adolescence.

Encore une fois, le plus important face à de telles images véhiculées par les médias est de parvenir à dé-catégoriser notre regard et à examiner les cas des personnes un à un. Une telle perspective est d'ailleurs intéressante dans toutes les études psychologiques et sociales;

⁽¹⁾ Certains titres à cet égard sont évocateurs. Cf par exemple P. Huerre, M. Pagan-Reymond & J.-M. Reymond, *L'adolescence n'existe pas : histoire des tribulations d'un artifice* (Ed. Universitaires, Paris, 1990) ou G. Lutte, *Supprimer l'adolescence, essai sur la condition des jeunes* (Ed. Ouvrières, Paris, 1982) et, du même auteur, *Il n'y a plus d'adolescence* (Ed. Ouvrières, Paris, 1984).

marquer un individu d'un stéréotype marque toujours l'emplacement d'une fragilité psychologique et l'incapacité d'en prendre conscience, et donc de l'analyser, pour la dépasser.

Le premier travail de l'adulte pour une *re-connaissance* de l'adolescence consiste donc, sinon à supprimer le mot adolescent puisqu'on a vu que l'adolescence est une période de la vie attestée dans toutes les sociétés ou presque, du moins à accepter cette idée que l'existence d'une adolescence n'implique pas de devoir considérer tous les adolescents comme étant identiques.

2) *Deuxième travail de l'adulte :* *comprendre sa peur de l'adolescence*

De toute évidence, cette tentative d'amalgame, de catégorisation révèle une crainte qu'éprouve l'adulte vis-à-vis de l'adolescent. Sans doute est-ce à partir du moment où cette crainte sera identifiée que l'adulte sera en meilleure posture pour aborder l'adolescent comme personne à part entière plutôt qu'en tant qu'objet ravivant cette angoisse. Pourquoi une personnalité aussi prestigieuse qu'André Malraux (voir ses célèbres *Anti-mémoires*) considérerait-il par exemple que le mot le mieux à même de caractériser l'adolescent est celui de *carnassier*, pourquoi considérerait-il que les comportements en général de l'adolescent l'apparentent à ceux d'un dévoreur narcissique et d'un tueur impitoyable ? En tout cas, nombreuses sont les initiations imposées par les adultes aux adolescents qui montrent que les premiers réagissent vis-à-vis des seconds comme s'il s'agissait de s'en protéger, notamment en leur proposant un chemin social et des manières de faire moins menaçantes.

L'explication sommaire selon laquelle on aurait peur des adolescents parce qu'ils sont physiquement ou verbalement violents, parce que la bande commet des exactions et des déprédations, parce que nos murs sont *taggés*, etc., etc. doit-elle être reprise ? L'éclairage est bien singulier. S'il est vrai qu'une bande de trente *skin-heads* ivres et armés déferlant sur le quartier résidentiel paisible d'une grande ville est susceptible d'apeurer tout un chacun, et pas seulement la pauvre vieille dame qu'une presse à sensation est prompte à plaindre, reste que les violences commises par de tels adolescents sont très loin d'entraîner autant de dommages, pour ne prendre que cet exemple, que les accidents de la circulation... Ce simple rapprochement montre à qui en douterait que la dimension passionnelle de notre crainte vis-à-vis de l'adolescence est profondément enracinée en nous. L'angoisse ressentie vis-à-vis de la bande de jeunes est sans commune mesure avec celle que l'on éprouve lorsqu'on monte dans son véhicule... L'aspect physique ne fait donc pas tout et ce dont nous avons peur vis-à-vis de l'adolescence est loin d'être expliqué par la violence que nous mettons en avant parce que nous craignons d'en être les victimes.

Peut-être faut-il en deuxième position étudier le danger que nous fait socialement courir l'adolescent. "Il nous pousse..." entend-on dire. Par cette expression coutumière, on désigne le vieillissement qui nous affecte et qu'un adolescent nous rappelle involontairement par sa croissance et son bien-être physique. En outre, sous nos yeux l'adolescent est celui qui par la force des choses se prépare à nous remplacer, qui s'emparera bientôt de notre statut, de notre position sociale, qui s'intégrera sous peu à nos divers groupes de pairs - à l'instant où nous-

mêmes les quitterons. Il témoigne sans rien faire de notre fragilité existentielle et, qu'il le veuille ou non, il nous indique que la partie est fugace et qu'il nous faut penser à nous retirer. Sans y penser, sans le vouloir, sa simple présence témoigne de notre brièveté - sans encore témoigner, du moins aussi directement, de la sienne...

Cette explication par le vieillissement est probablement liée à la contestation à laquelle se livre souvent l'adolescent de notre rôle social - autrement dit de notre mode personnalisé d'habiller notre statut. Non seulement l'adolescent prendra notre statut mais, de plus, il n'est parfois pas avare de critiques signifiant qu'il occupera ce statut d'une manière qu'il entend radicalement réformer. Le fait que notre rôle soit menacé signifie que la dimension psychologique de notre intégration dans le groupement humain est contestée par qui doit nous remplacer. Le mariage délicat auquel est parvenu l'adulte entre ses diverses caractéristiques psychologiques et son intégration sociale se trouve donc contesté sous ce regard de l'adolescent; il lui arrive même d'être ridiculisé, voire carrément nié dans son existence même. L'adolescence apparaît dès lors moins menaçante physiquement qu'elle ne l'est socialement. Non seulement elle nous indique nécessairement notre brièveté mais, encore, les maladresses de nos insertions psycho-sociales, les incertitudes qui affectent nos rôles sociaux - et par là le fait que ceux-ci risquent fort de disparaître en tant que tels.

Dans cette même perspective d'un vieillissement des personnes (auxquelles leurs statuts sont un jour retirés) et de l'éventuelle disparition de leurs rôles (qui constituent pourtant l'un des meilleurs opérateurs pour les définir), une autre direction explicative résulte de ce fait psychologique que, souvent, l'adolescence apparaît comme la dernière étape de la vie durant laquelle il est (consciemment) loisible de se vivre psychologiquement immortel. A cette jonction individu-société qu'on vient d'évoquer, l'adolescent est cette personne qui se permet une dernière fois de se vivre comme étant infinie et qui reflète ce type de perception dans les yeux d'un adulte qui, lui, a mis si longtemps (sinon en durée du moins mentalement) à saisir sa finitude. Cette apparente négation qu'existe une fin constitue une menace symboliquement intense en ce sens qu'elle constitue probablement l'un des leurres les plus séduisants pour l'adulte, et susceptible de l'attirer. En somme l'adolescent témoigne d'un possible infini auquel nous-même avons dû renoncer, étant entendu que ce renoncement ne saurait toucher notre inconscient - pour lequel la durée n'a pas de sens. C'est là que réside à mes yeux l'une des clés qui permet le mieux de comprendre la relation adulte-adolescent; l'adolescent réactive chez l'adulte le balancier infini-finitude, ou inconscient - (tentative de) lucidité⁽²⁾.

On voit donc que comprendre pourquoi l'adolescence nous inquiète implique un multiquestionnement dont on s'est borné à baliser très rapidement quelques pistes (physiques, sociales, psychologiques). Il importe de poursuivre cette analyse car c'est au moment où l'on parvient à saisir pourquoi l'adolescent présente des comportements qui nous «étonnent» que nous parvenons, en saisissant cette peur, à l'éradiquer en partie.

⁽²⁾ J'ai développé ailleurs cette thèse, sur laquelle je ne puis revenir longuement ici. Cf. P. Marc, «De la difficile découverte d'une spécificité de l'adolescence : "ensocialisation identitaire" et perception diffuse de la mort propre», in *Vous avez dit pédagogie*, 34, janvier 1995, 29-52.

3) Troisième travail de l'adulte :

Comprendre pourquoi l'amour qu'éprouvait pour lui l'enfant devient chez l'adolescent une "haine" plus ou moins forte

L'une des raisons pour lesquelles nous éprouvons de graves difficultés dans notre rencontre avec l'adolescence est directement liée à notre développement affectif et à notre passage par quelques étapes inévitables. La psychanalyse est la discipline qui a étudié de la manière la plus approfondie ce développement affectif et il est intéressant de revenir sur quelques unes de ses réflexions, notamment celles par lesquelles elle place autour du complexe d'Œdipe (et de celui de castration) la construction de la personne. Il importe d'abord de se souvenir que, si les prototypes affectifs de chacun d'entre nous se sont construits à une époque archaïque de notre genèse, ils nous accompagnent notre vie durant : ces prototypes passionnels sont toujours présents lorsque nous faisons face aux situations que nous rencontrons journallement, même si, durant des années, des constructions affectives ultérieures plus ou moins complexes sont venues les recouvrir.

Puisqu'il s'agit ici d'approfondir le carrefour adolescence-initiation, on soulignera le fait que l'élaboration de l'affectivité de l'individu à partir du pilier œdipien a très tôt reçu des critiques de la part des ethnologues qui ne retrouvaient pas dans les ethnies qu'ils observaient l'existence d'un complexe d'Œdipe - du moins sur le modèle décrit par Freud⁽³⁾. Certes, l'affectivité de l'individu suit des chemins fortement marqués par la structure sociale dans laquelle il vit. Mais les premières expériences affectives de l'enfant (et ceci que les adultes avec lesquels il les vit soient sa mère et son père, ou sa mère et son oncle maternel) le *construisent* - et c'est d'ailleurs à revivre et comprendre cette construction que consiste la cure. Quels que soient les pôles de forte attirance affective dans une société donnée, ils existent, et c'est vis-à-vis d'eux que le jeune enfant se situe, éprouve ses premiers émois, construit sa vie sentimentale. Il ne peut d'ailleurs en aller autrement : la psycho-genèse affective de l'individu est en prise directe sur les êtres qui l'entourent.

Dans nos sociétés occidentales, et malgré les importantes évolutions qui touchent la famille, le complexe d'Œdipe reste une structure agissante et structurante pour l'individu : l'attirance de l'enfant pour le parent de sexe opposé et la tentation qui l'accompagne de prendre la place du parent de même sexe sont patentes et d'observation banale. Pourtant, si la psychanalyse a développé autour de ce complexe un nombre gigantesque de travaux cliniques, les descriptions, si précises qu'elle apporte soient-elles, ne parviennent généralement pas à rendre l'intensité de ces premiers émois affectifs de la vie⁽⁴⁾; ce n'est pas que l'affectivité de l'individu s'évanouisse ensuite, ou s'affaiblisse définitivement, mais la première rencontre avec l'affect

⁽³⁾ ...et ceci notamment dans les sociétés matriarcales. L'un des premiers auteurs qui a ainsi apostrophé les psychanalystes est B. Malinowski. Son célèbre livre *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives* mérite toujours réflexion (il est régulièrement réédité chez Payot depuis 1932, année de sa première parution en français).

⁽⁴⁾ Puisqu'il est question de lecture, peut-être est-ce du côté de M. Klein et de D.W. Winnicott que sont le mieux rendues ces intensités, chez la première en ce qu'elle montre l'importance définitive du regard que porte l'enfant sur sa mère (et, bien sûr, inversement), chez le second grâce à ses descriptions du caractère massif et absolu de l'affect dans le jeu de l'enfant lors de la cure.

est envahissante et massive; et ce sont ces premiers émois affectifs, ces amours et haines archaïques, qui en somme «initialisent» la vie émotive de manière indélébile.

Pour présenter brièvement les développements ultérieurs, et pour en rester à l'approche élémentaire à quoi condamne la brièveté de ce travail, résumons la situation en disant qu'aux alentours de 6-7 ans, lorsque l'enfant entre, comme le disent les freudiens, en «période de latence», il y entre structuré par ces premières expériences affectives. Et lorsque, quelques années plus tard, notamment sous l'influence pubertaire, il fait face au nouveau développement sexuel-affectif qui marque (commodément) le début de l'adolescence, ce sont encore ces prototypes qui réapparaissent - pour cette bonne raison que ce sont essentiellement eux qui sont disponibles.

Ce qui tend donc à resurgir, c'est, sur des modes divers, le même amour pour le parent de sexe opposé que par le passé - à cette réserve près qu'il s'agit d'un amour dont l'interdit a maintenant été intériorisé puisqu'il s'est développé dans une société où il constitue un tabou redoutable - peut-être le tabou absolu. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris par le fréquent développement à cette époque d'un paradoxe étonnant - autant que détonant - puisque, plus cet amour fut intense, plus il se heurte à ce tabou social et plus, par formation réactionnelle du moi, le pré-adolescent et l'adolescent le nient : si bien que plus le jeune rejette ses parents, et plus il travaille à se protéger d'un amour inconscient et indicible à leur endroit. Piètre consolation, dira-t-on, mais éclairage décisif : lorsque des parents questionnent le psychologue quant à la violence de leur adolescent («il fut un enfant si doux, si agréable à vivre...»), c'est de cette protection dont on vient à parler durant l'entretien ou en cure. Piètre consolation, effectivement...

Tout comme il serait trop long d'entrer dans le détail de cette résonance œdipienne qui, à l'adolescence, va devoir trouver à s'épancher ailleurs (recherche et découverte d'un nouvel objet), il est difficile de s'étendre sur les réactivations œdipiennes dont les parents eux-mêmes sont le siège à l'époque de l'adolescence de leur progéniture. Or cette résurgence chez les parents attire trop peu, me semble-t-il, l'attention des analystes. Même en n'en restant qu'à un niveau très grossier de description, imaginons l'exemple de ce petit garçon de 2 à 4 ans amoureux de sa maman, qui, par la suite, va à l'école et s'investit dans divers apprentissages culturels («sublimation»), paraissant «oublier» ses amours prototypes, qui, à l'adolescence, se protège de ce même amour vis-à-vis de sa mère en développant divers rejets et rancœurs à son égard... Qui aurait la naïveté de croire que, plus tard, ayant lui-même à son tour des enfants, il sera en mesure de se comporter de manière affectivement neutre face à eux ? Qui se refuserait à admettre que cette intensité œdipienne ancienne ne réapparaisse par exemple pas dans son lien à sa petite fille... ? Et comment, à partir de ce moment, admettre que sa femme, elle-même héritière de sa propre histoire, puisse rester neutre dans l'affaire ? Etc. Le poids de ces trajets individuels anciens est facile à observer et, à ne pas s'interroger à leur sujet, on court le risque de se retrouver particulièrement démuné face à leur inévitable résurgence.

La rencontre entre l'adolescent et ses parents consiste donc en de multiples réactivations affectives et réouvertures de blessures narcissiques anciennes. Quand un adolescent se détourne de ses parents - ce qui peut se faire de cent manières mais ne peut qu'advenir -, il faut avant tout saisir que ceux-ci revivent des moments œdipiens vis-à-vis de leurs enfants. On voit dès

cet instant combien cette rencontre est complexe et combien les partenaires en présence sont plus «nombreux» qu'il n'y paraît.

Essayer de comprendre pourquoi l'amour qu'éprouve l'enfant pour l'adulte, et cet adulte pour cet enfant, peut se muer en haine au fil du temps et laisser place à des agressions multiples entre les parents et leur adolescent invite à inlassablement s'interroger sur le vieillissement œdipien en chacun de nous. Que cette haine s'explique par d'anciens mécanismes affectifs n'empêche qu'elle soit bien présente. Ainsi le rapport mère-garçon durant des années placé sous le signe d'un amour indéfectible, et qui se transforme en une relation tendue, parfois de grande violence, lorsque l'enfant grandit, ce rapport renseigne au moins en partie sur l'impossibilité d'un amour de cette femme vis-à-vis de son propre père : en se détournant d'elle, son garçon lui fait revivre cette impossibilité.

Nous sommes là au cœur de processus transgénérationnels bien décrits par divers auteurs, notamment par Françoise Dolto, qui appellent le développement d'un surcroît le «lucidité». Il est à souhaiter que les parents vis-à-vis de leurs adolescents et les adultes vis-à-vis des jeunes en général soient en mesure d'accroître leur compréhension des processus affectifs dont ils sont le siège depuis l'époque la plus archaïque de leur vie. S'il n'est évidemment pas question de coucher chaque adulte sur le divan du psychanalyste, il serait malgré tout intéressant que chacun soit invité à réfléchir sur l'origine archaïque des sentiments qu'il éprouve pour son entourage en général - et ses enfants en particulier. Saisir de l'intérieur que les débuts de la construction de notre vie affective et l'apparition de nos premiers sentiments constituent la fondation de notre affectivité pour la vie entière constitue un pas décisif. Si bien que, de manière générale, lorsque l'adolescent reçoit des regards plutôt négatifs de la part de l'adulte, ce peut être pour des raisons diverses, et l'on en a vu quelques unes plus haut, mais c'est aussi parce que cet adolescent réactive des sentiments œdipiens qui font l'objet d'un fort tabou social et sont en grande partie devenus inconscients.

4) Quatrième travail de l'adulte :

Saisir qu'une initiation est un passage nature-culture

Après avoir montré qu'adolescence ne rime pas toujours avec violence, souligné qu'il existe plusieurs racines possibles à notre peur de l'adolescence et, enfin, expliqué d'où proviennent les sentiments de rejet que l'adulte éprouve parfois vis-à-vis de l'adolescent, il est intéressant d'insister sur le fait que la période de l'adolescence, dont tous les auteurs expliquent qu'elle consiste en une charnière entre l'enfance et la vie adulte, appelle une initiation sociale, c'est-à-dire un temps nettement balisé et consacré à signifier à l'individu qu'il entre dans le monde social, c'est-à-dire à lui faire prendre conscience que, *devenir adulte, c'est naître et être au social.*

Le passage d'un état à un autre, dans quelque registre et à quelque moment que ce soit, est toujours psychologiquement dangereux. Ceci explique en majeure partie, ainsi que Marcel Guyot l'a rappelé, le besoin de conformité des adolescents. En une époque de détestation répandue de l'uniforme militaire, la permanence du *jean* témoigne de ce besoin. Le phénomène est d'ailleurs moins spécifique à l'adolescence qu'on pourrait le croire en ce sens que tout

individu ressent plus ou moins fréquemment le besoin d'être conforté dans son identité, et ceci à toute période de la vie. L'initiation apparaît donc dans une large mesure comme une attribution et une protection identitaire dans ce processus qui appelle l'individu à naître définitivement au social.

Plusieurs auteurs, à ce carrefour nature-culture, apportent des directions de réflexion intéressantes quant à cette adolescence en quête d'identité. Et ces réflexions aussi sont susceptibles de nous guider dans notre tentative pour mieux comprendre cette période de la vie.

Francis Imbert⁽⁵⁾ est le premier de ces auteurs dont j'aimerais évoquer rapidement quelques vues. De son étude des travaux de Lacan et de Dolto, ainsi que de sa propre pratique d'analyste, il tire la conclusion que ce que le social peut faire de mieux pour permettre à l'individu de parvenir à son identité, c'est justement de l'aider à se différencier du contexte dans lequel il vit. L'indifférenciation, et on aurait tort de ne voir là qu'une banalité ou qu'un truisme, est fatalement ennemie de tout développement identitaire. L'éducation apparaît essentiellement dans un tel contexte comme une sorte d'autorisation que l'adulte donne à l'enfant de se différencier de la matrice originelle et de mettre suffisamment de distance entre le monde et lui pour amorcer une construction identitaire qui soit autre chose que son placage sur la dynamique parentale, ou qu'une simple et infinie répétition familiale. En d'autres termes, Claudine Rosset a d'ailleurs insisté sur cette nécessité d'un cadre.

Françoise Dolto⁽⁶⁾ qui eut le privilège, durant sa longue vie d'analyste, de voir sur le divan les enfants et, parfois même, les petits-enfants de ses premiers analysés, en venait, peu avant sa mort, à la conclusion que l'intériorisation de l'interdit (la constitution du «surmoi») était un processus essentiel à la construction de la personne. Constatation capitale, qui revient évidemment à dénoncer certains engouements un peu faciles de psychanalystes, et surtout apparentés, qui, à une époque, étaient prompts à condamner sans trop de discernement tous les interdits sociaux et une société empêchant à la pulsion de s'exprimer... Mais constatation dangereuse aussi : car dire que l'intériorisation de l'interdit est une des premières nécessités psychologiques pour se développer, c'est apporter sur un plateau à certains éducateurs et décideurs (ceux qui entendent régenter l'éduqué) le sentiment qu'ils n'ont pas à craindre d'introduire des interdits dans leur travail éducatif - et ainsi d'y rendre centrale leur propre rigidité. Or, lorsque l'intériorisation des limites du cadre social autorise un développement identitaire dans une société, l'assujettissement à la seule volonté de l'éducateur n'entraîne que l'incorporation de sa dynamique pathologique.

Hannah Arendt⁽⁷⁾ insiste elle aussi, dans une perspective philosophique et anthropologique, pour que la différence entre les personnes soit toujours clairement marquée et milite pour que

⁽⁵⁾ F. Imbert, *Vers une clinique du pédagogue : un itinéraire en sciences de l'éducation*, Matrice, Vigneux, 1992.

⁽⁶⁾ Voir notamment F. Dolto, *Au jeu du désir : essais cliniques*, Seuil, Paris, 1981; *Inconscient et destins*, Seuil, Paris, 1988.

⁽⁷⁾ H. Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, Paris, 1989.

les rapports entre les divers partenaires sociaux soient nettement clarifiés. Une « crise de la culture » pourrait résulter d'une insuffisance de positionnement des partenaires les uns par rapport aux autres dans les processus éducatifs - et notamment entre adultes et adolescents. Cela rencontre les constats que Pierre Dasen peut faire concernant le poids du social dans les mécanismes initiatiques.

Cette attitude aussi mériterait de longs développements dans la mesure où elle ouvre la porte à une compréhension tronquée de cette nécessité d'instaurer un cadre non ambigu entre générations et file tout droit du côté de l'autoritarisme psychologique, et bientôt politique. On voit d'ailleurs bien, en notre époque de renaissance et de renforcement des nationalismes étroits et des positions d'extrême droite, qui serait susceptible de tirer profit de ces réflexions philosophiques pour dessiner un cadre tellement étroit qu'il devienne un carcan dans lequel insérer l'individu en vue de l'assujettir. Séparés de leurs parents pour cause d'endoctrinement, komsomols et jeunesses nazies aussi « bénéficiaient » d'un cadre... d'assujettissement menaçant de l'individu à la norme politique dominante.

Autre regard mais même sensibilité : celle de la plupart des ethnologues qui ont exploré les phénomènes initiatiques dans les sociétés traditionnelles. Parmi tant de recherches, j'aime bien citer l'exemple de Robert Jaulin⁽⁸⁾, qui a eu la chance de pouvoir vivre de l'intérieur l'initiation dans une ethnie d'Afrique Noire. Il décrit celle-ci avec force détails (la forêt et le monde des ancêtres, la mise à l'écart des adolescents, les rites et scarifications, etc.) et le plus frappant et passionnant dans son récit est probablement d'observer la prise en charge par le monde social d'une période sinon difficile pour la personne : la ritualisation qui domine cette période finit par supprimer toute angoisse chez les futurs adultes - quitte à la remplacer très momentanément par un autre type d'inquiétude.

Autre ethnologue, psychanalyste celui-là, Tobie Nathan⁽⁹⁾ étudie notamment les religions animistes et la réincarnation des ancêtres chez les bébés à la naissance. Il s'interroge par exemple sur les longues séances de massages maternels reçus par ces bébés, et dans lesquels on put complaisamment voir une exaltation du corps et de la nature corporelle... Comme ces enfants sont la réincarnation des disparus, et que ceux-ci, après leur mort, sont repassés côté nature, Nathan en vient à la conclusion que ces massages consistent en une sorte de culturalisation des corps : mise en forme d'un être humain venant de la nature, le massage post-natal apparaît comme un rite de passage de la nature à la culture.

Les phénomènes initiatiques apparaissent en général comme une tentative d'« ensocialisation identitaire », comme un passeport du monde de la nature, qui présente un danger, vers l'intégration sociale - et ses obligations. La barrière nature-culture, que ce soit entre l'ancêtre et les vivants, à la naissance et à la mort, entre l'enfance et la vie adulte, cette barrière se doit d'être clairement repérée, son franchissement d'être nettement codifié, selon un rituel

⁽⁸⁾ R. Jaulin, *La mort sara*, Plon, Paris, 1967.

⁽⁹⁾ T. Nathan, *L'enfant ancêtre*, La pensée sauvage, Grenoble, 1985.

socialisant qui signe l'accès aux lois sociales. Comment alors chacun pourrait-il ne pas savoir à quoi s'en tenir ?

Il est frappant que des auteurs aussi différents que tous ceux-ci se rejoignent dans la nécessité génétique de procurer un cadre à l'individu qui grandit - plus généralement au «sujet en passage». L'existence d'un tel cadre dans lequel intégrer l'adolescent devenant adulte semble donc capitale. Le problème de l'insertion de l'adolescent dans une société consiste ainsi à savoir jusqu'où cette dernière est susceptible de fournir ce cadre, d'avoir confiance en sa valeur, de saisir son importance et d'explicitement sa justification aux personnes les plus concernées. Sommes-nous à l'heure actuelle dans une telle situation ? Il semble que nous ne le soyons que partiellement et que bien des crises, parfois particulièrement aiguës, résultent de cette vacance structurelle⁽¹⁰⁾. Il est probable qu'un approfondissement du sens du passage nature-culture est susceptible de renouveler les relations adulte-adolescent et, par conséquent, société-jeunes.

5) Cinquième travail de l'adulte :

Pourquoi l'attitude sociale dominante vis-à-vis de l'adolescence ressemble-t-elle parfois à un règlement de compte sadique ?

Pourquoi le parcours de l'enfant et de l'adolescent dans nos sociétés occidentales actuelles ressemble-t-il à s'y méprendre à un seul apprentissage de la soumission à l'autorité plutôt qu'à l'intégration initiatique en quoi elle consiste ailleurs ? Voilà la question qu'à mon sens il s'agit de se poser pour finir, et à laquelle j'essaierai d'apporter quelques éléments de réponse.

Ce n'est certes pas qu'en tout lieu, et en tout instant, tout soit forcément mis en œuvre pour obtenir une soumission à l'autorité. Mais il est notable que toutes les institutions que traversent les jeunes œuvrent à favoriser cette soumission. De nombreux écrits décrivent sous cet angle des institutions aussi diverses - et incontournables - que la famille, l'école, l'armée, l'église, les partis politiques : ce sont des institutions qui imposent à l'individu cette soumission, ou un minimum de soumission si l'on préfère, et qu'il est impossible de traverser sans problème majeur sans s'y plier au vouloir des détenteurs de l'autorité. On a suffisamment parlé de l'école-caserne, d'une église pyramidale, conservatrice et intégriste plus que novatrice, d'une armée incompatible avec la liberté individuelle, etc. pour qu'il soit utile de revenir ici de manière approfondie sur ces observations.

Si, encore une fois, il s'agit moins de s'y soumettre aveuglément et en tout instant aux ordres qui y sont donnés, il s'agit par contre dans tous les cas de s'y conformer au moins en partie

⁽¹⁰⁾ Les quotidiens de ce jour (7 août 1995) informent une Europe éberluée que les «journées du chaos» ont pris fin. En trois nuits, elles ont fait 170 blessés parmi les forces de l'ordre et causé des millions de marks de dégâts à Hanovre, où les *punks* les organisent chaque année.

à l'idéologie qui est dominante dans ces institutions. Par exemple, avoir une posture d'écoute à l'école, ou de prière à l'église, ou accepter le tir ou la marche au pas à l'armée⁽¹¹⁾, etc.

Sans doute n'est-ce pas un hasard si les medias développent longuement les délits que commettent certains adolescents : le vol d'un sac à main ou dans la caisse d'un magasin, telle grivèlerie ou maraudage, un vandalisme ou un irrespect patent, etc. Or, dans cette rencontre de nouvelles institutions, la police et la justice, force est de reconnaître que ces comportements délictueux connaissent une amplification sans commune mesure avec le traitement médiatique bien complaisant dont bénéficient certaines autres déviations sociales (en vrac : abus de biens sociaux, délits d'initiés, bénéfices frauduleux divers, largesses indûment attribuées à divers personnages «en vue», bénéfices massifs de multinationales, etc.); qui ne sait que les malversations diverses de politiques connus, qui portent sur des sommes considérables, ne sont poursuivies que depuis quelques années alors que les vols de vélomoteurs le sont... depuis qu'existent des vélomoteurs.

Tout ceci, qui ressort de l'évidence, montre que les individus ne sont pas en situation d'égalité devant la loi - ce que chacun sait qui veut bien lire attentivement la presse... Retenons-en momentanément ce seul fait : certaines catégories de personnes sont plus que d'autres dans le collimateur des medias - principalement les jeunes et les étrangers. De manières extrêmement différentes, Claudine Rosselet et Marcel Guyot ont tous deux évoqué cette inégalité, la première en expliquant que l'adulte tend à prolonger la dépendance des adolescents à son égard, et donc leur conformité à ses attentes, le deuxième en regrettant que les jeunes paient incontestablement plus que les autres (chômage) la dureté économique de notre temps. Trouverait-on normal que tant de frustrations n'engendrent pas d'agressions ?

Saisir la nature exacte des racines psychologiques qui nous poussent à frustrer certaines catégories de la population serait important. Le seul couple frustration-agression, qu'on vient de mentionner, mérite d'être affiné. On sait comment Alice Miller⁽¹²⁾ rapporte les comportements sadiques vis-à-vis des jeunes à une structure psychologique modelée par l'éducation, et comment elle repère la transmission de génération en génération de la cruauté dont font preuve tant d'adultes à l'égard des enfants et adolescents. Même si cette explication, passionnante, peut dans certains cas rester insuffisante (ne serait-ce que parce qu'il est des personnes élevées dans la souffrance qui n'en infligent pas systématiquement à leur progéniture), il ne fait guère de doute que le contexte social dans lequel vivent actuellement les adolescents ne peut guère que renforcer les réactions psychologiques décrites par A. Miller.

Comprendre, ne serait-ce qu'un peu mieux, pourquoi notre société règle ses comptes avec les adolescents plus souvent qu'à leur tour, et pourquoi parfois s'abat, en provenance des institutions citées plus haut, une chape de plomb sur les jeunes, invite à s'interroger également

⁽¹¹⁾ Puisque l'on est dans le canton de Neuchâtel, on relatera l'épisode ritualisé de l'ingestion d'un morceau de plastic durant l'école de recrues. Les jeunes obéissent et l'on ne parle guère de l'aberration qu'au moment où l'un d'entre eux s'en trouve intoxiqué...

⁽¹²⁾ Voir notamment le best-seller d'A. Miller, *C'est pour ton bien, racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Aubier, Paris, 1984.

sur les dimensions sociales et institutionnelles de ces phénomènes. Il est notamment judicieux de reformuler cette interrogation, très complexe, en se demandant si l'on est capable de répondre à cette question politique fondamentale et éternelle : le but d'une société est-il de former des citoyens ou des personnes (à supposer bien entendu qu'on soit capable de définir ce que l'on entend par «citoyen» et, surtout, «personne») ?

Le gestionnaire de la cité ne peut guère que choisir la première alternative (bien qu'en situation «démocratique» il argumente toujours qu'il œuvre à combiner les deux réponses et à les rendre compatibles); dès cet instant les institutions sont justifiées à s'installer dans l'idéologie dominante, à l'imposer, à la distiller et à exiger une soumission des citoyens à l'autorité⁽¹³⁾. Mais on sait que les thérapeutes appelés à la rescousse pour mieux intégrer qui ne s'insère pas dans ce type de fonctionnement social ne l'entendent pas de cette oreille; ce que l'analysant cherche à retrouver sur son divan ou dans sa situation de soin, c'est l'être qu'il est, même si celui-ci est saturé de social, et ceci bien loin des considérations d'une assemblée politique en train de légiférer... Face à cette alternative, les passages, les charnières entre âges de la vie ne peuvent manquer d'entraîner des difficultés. Qu'alors certains comptes se règlent avec l'adolescence est compréhensible - sinon acceptable⁽¹⁴⁾...

On dirait parfois que les rituels qui entouraient jadis les phénomènes initiatiques se sont appauvris dans nos sociétés au point de n'en plus conserver que leurs aspects les plus rébarbatifs et vexatoires. Mais ce n'est pas à coups de brimades qu'on apporte aux jeunes le sens profond de l'«ensocialisation identitaire»; c'est à découvrir la profondeur du culturel dans le cadre que fournit notre société qu'on l'atteint. Si bien qu'il est nécessaire de repenser les comportements dominants qu'ont nos sociétés vis-à-vis des adolescents; les obligations de soumission à l'autorité, les brimades et vexations diverses méritent d'être examinées et ré-intégrées dans ce cadre socialisant qui nous fait défaut; hors de ce cadre, elles n'obéissent guère qu'à la motivation sadique qui exprime, et trahit, notre angoisse face aux jeunes.

Il ne serait pas superflu que toute personne institutionnellement détentrice d'un pouvoir s'astreigne régulièrement à un exercice : essayer d'analyser dans ses comportements ce qui différencie ses attitudes suivant l'âge des clients auxquels elle s'adresse, répertorier ces comportements et attitudes, voir en quoi ils diffèrent selon qu'elle s'adresse à des plus jeunes ou des plus âgés, à des autochtones ou à des étrangers, à des hommes ou à des femmes, etc. Pour le dire crûment, il arrive trop souvent que nos institutions en rajoutent et transforment en brimades le cadre institutionnel qui serait susceptible de reconforter des êtres en mutation.

⁽¹³⁾ Un nombre considérable d'écrits traite de ces questions, liées à la notion d'autorité. Si les analyses convergent souvent au départ, il arrive qu'elles divergent quant à leurs implications politiques. On pense à des auteurs aussi importants que T.W. Adorno, L. Althusser, P. Bourdieu, E. Fromm, H. Marcuse, N. Poulantzas et bien d'autres...

⁽¹⁴⁾ Je signalais lors de l'exposé mon observation selon laquelle les jeunes faisaient probablement plus l'objet de contrôles douaniers que les personnes plus âgées aux frontières. Plusieurs participants confirmaient cette impression. Manque une statistique... facile à établir.

Conclusion

Parmi toutes les directions explicatives qu'on a sommairement évoquées dans ces pages, la réflexion que l'adulte devrait le plus avoir à cœur de développer vis-à-vis de l'adolescence est une interrogation sur sa propre adolescence. Cette résonance est directe dans les évocations œdipiennes rappelées plus haut, mais il y a également lieu de la laisser s'exprimer à travers l'analyse de l'adolescence comme passage initiatique ainsi qu'à travers les "comptes" que certaines institutions règlent avec l'adolescence. Comprendre qu'adolescence ne rime pas toujours avec violence, saisir d'où viennent quelques-unes de nos peurs vis-à-vis des jeunes, ceci est nécessaire pour instaurer un dialogue adulte-adolescent et pour l'améliorer.

Car, qu'il le veuille ou pas - et on dirait vraiment que temps à autre il répugne de nos jours à l'assumer -, *c'est toujours l'adulte qui dispense le cadre dans lequel l'adolescent est appelé à muer et à exister*. Ce dispensateur doit bien comprendre, dès le départ, qu'il ne travaille pas avec l'adolescent en vue d'une séduction, d'une recherche d'amour ou de camaraderie; il œuvre simplement à faciliter un passage. Les raisons œdipiennes rapidement exposées ci-dessus montrent en effet qu'à revenir à ce type de message passionnel (plus ou moins caché) l'adulte réactive chez l'adolescent (et chez lui-même) des résonances affectives archaïques dont il s'agit précisément d'affranchir un peu la relation - en l'éclairant. Qu'un tel processus soit probablement inévitable en situation familiale, et constitue en grande partie le tissu affectif des relations parents-enfants dans les sociétés occidentales, c'est évident; mais qu'il parasite les attitudes des «professionnels de la relation» avec les adolescents et, plus généralement, des divers représentants institutionnels auxquels les jeunes ont affaire (école, église, armée, police, justice, etc.) n'est pas acceptable.

Il ne s'agit pas d'imposer, et je m'élèverais contre une telle interprétation de ces lignes, un encadrement rigide à but d'endoctrinement idéologique. Il s'agit de réaliser des conditions de vie et des relations permettant à l'individu d'identifier des lieux institutionnels où le passage de l'enfance au monde adulte soit chargé de sens - en d'autres termes, et c'est là toute une autre problématique, un lieu où un sens existe aux yeux des partenaires de l'adolescent.

Quant au conflit adulte-adolescent, ce qu'on a dit de cette relation explique qu'elle ne puisse qu'être en partie tendue. A l'adulte d'en prendre son parti et d'entrer dans une dynamique conflictuelle obligée. Il ne s'agit pas nécessairement d'un conflit aboutissant à des manifestations de violence, verbale ou physique, mais forcément d'une interrelation où surgissent des prototypes affectifs œdipiens. Dialogue nécessaire mais difficile, qu'il faut savoir impossible en tant que lieu de choix d'objet pour l'adolescent. Nécessaire et impossible : peut-être ces deux adjectifs définissent-ils le mieux le cœur de la relation adulte-adolescent. C'est toutefois de cette impossibilité enfin appréhendée que peut surgir pour l'adulte une incitation à approfondir les réflexions qu'on lui a modestement soumises dans ces lignes et à se replonger dans sa propre adolescence.

C'est d'ailleurs à cette condition que la relation adolescent-adulte devient extrêmement intéressante pour les deux parties. Avec un peu de chance, l'adulte retrouve alors au fond de lui ce qui motive les comportements difficiles du jeune et accroît en conséquence une

possibilité de communication avec lui. Il observe au passage qu'il n'est pas - du moins directement - le responsable des structures sociales que dénonce l'adolescent, et que celui-ci n'a pas le monopole du cœur, de l'idéalisme, de la parole généreuse, etc. L'adulte qui parvient à ne pas oublier ses crises passées, à ne pas les renier sans pour autant les admirer, sent bien que ses crises actuelles en sont d'une certaine manière le prolongement. Il est un peu mieux à même de se situer au carrefour de l'individu et du social, de l'adolescence et de l'état adulte⁽¹⁵⁾.

⁽¹⁵⁾ La bibliographie relative à l'adolescence est considérable et je n'ai cité dans ces lignes que les auteurs qui les ont directement inspirées. Le lecteur qui resterait sur sa faim trouvera une considérable bibliographie de langue française sur ce thème dans «Approches de l'adolescence», *Vous avez dit... pédagogie*, 34, op. cit.